

FÊTES ET COUTUMES SAISONNIÈRES

CHEZ LES BENI SNOÛS ⁽¹⁾

El-H'ousoûm, En-Net'h' et En-Nisân

Dans nos montagnes des Beni Snoûs, l'hiver est très rigoureux. Pendant plusieurs jours, la neige, chaque année, y couvre la falaise de l'Azrou Oufernane qui domine notre village. Mais c'est au commencement du mois de mars (2) que le froid se fait le plus vivement sentir. Il y a, à cette époque, une période (3) de sept nuits et de huit

(1) Ceci est la traduction d'un texte qui figure à la fin de ce travail et qui m'a été dicté chez les Beni Snoûs, par Moh'ammed Belkheir, des Aït Larbi (cercle de Maghnia), dans le dialecte berbère propre aux habitants de quelques villages, bâtis sur les bords de l'Oued Khemis. Ce dialecte est presque identique à celui qui est parlé au Kef (Beni Snoûs) et très voisin de celui des Beni Bou Saïd (sur ce dernier dialecte, cf. R. Basset, *Nédromah et les Traras*, Paris, Leroux, 1901, app. 1).

(2) La période appelée *sâb'a* (سابعة, au Kef *saba'at*) commence le 24 février de l'année julienne (8 mars du calendrier grégorien), cf. *Kitâb Er-Ra'diya*, p. 4 de l'éd. de Tunis, trad. Joly, p. 304. Elle finit le 4 mars (ann. grégorien, 16 mars.) Voir aussi : Es-Souïsi, *Cherh'*, p. 43. On lit dans la *Risâla* d'El-H'at't'ab, f° 37, verso : « أول برمهات أول الحسوم » « La période appelée *El H'ousoûm* commence le premier jour du mois de Bermahât » (année copte); Abou Meqra', dit le même auteur, la fait commencer à la fin du mois de *Mechir* de l'année syrienne (24 février). Dans le calendrier des Roum, Qazwini la place du 26 chabat au 4 du mois de adar. Cf. *Qazwini 'Adjâib*, p. 77. On lit dans El-Fâsi, *Cherh'*, mon ms., f° 6 : « وفي الخامس والعشرين تدخل الحسوم وفي الرابع » « La période de El-Housoûm commence le 25 février. » « Elle finit le 4 mars. »

(3) C'est d'elle qu'il est question dans le *Qorân*, sour. LXIX, vers. 7. — Elle a reçu différents noms. Les nuits s'appellent ليالي حيان ou bien ليالي العجوز ou encore ليالي الراعي. On donne aux jours les appellations suivantes : أيام الصنابر — أيام الحسوم — أيام العجوز (Cf. El-Wanchrîsi, *Cherh'*, p. 18), ou أيام النحس (Cf. Es-Souïsi, *Cherh'*, p. 43), ou bien أيام عذاب (Cf. *Tâdj Eb'Arouïs*, p. 66; — Voir aussi sur ces appellations : Es-Souïsi, *Momta'*, p. 52; — El-Warzîzi, *Cherh'*, p. 51.

jours (1) pendant lesquels souffle un vent violent (2) et glacé (3), accompagné de pluie et de neige (4); c'est la période d'Es-Sâb'a.

(1) Chacun de ces jours a reçu un nom particulier: le premier s'appelle *صن*; le deuxième *صنبر* (ces deux mots désignent le froid); c'est ensuite *وبر* (l'édition du Caire du *Kitâb Es-Sôusi*, p. 44, l. 6, porte *وبن*. Les trois manuscrits de cet ouvrage que j'ai en mains portent *وبر*). Ce mot désigne, dit El-Wânchrîsi (*Cherh'*, p. 19), « un animal noir plus petit que le chat, dépourvu de queue ». Viennent ensuite *امير* — *مؤتمير* — *معليل*. — Enfin, le dernier jour se nomme *مطبعي الجمر*, car ce jour, les gens retournent à leurs demeures et éteignent leurs feux. (Cf. Es-Sôusi, *Cherh'*, p. 44 et 45; — El-Wânchrîsi, *Cherh'*, p. 19 et particulièrement. A. de C. Motylinski. *Les Mansions lunaires des Arabes*, Alger, Fontana, 1899, p. 28, note 1; — Es-Sôusi, *Momta'*, p. 52. El-Warzîzi, *Cherh'*, p. 52; — Kairouani. *Expl. scient. de l'Alg.*, Paris, imp. Royale, 1845, pp. 30-366-405; — Qazwîni, *'Adjaib*, p. 76-77. — *Les séances de Harîri*, éd. de Sacy, maq. 25, p. 256; éd. du Caire, 1314, II, p. 22).

(2) On essaie de faire cesser ce vent en attachant un morceau d'étoffe rouge au cou d'un lévrier qu'on laisse ensuite en liberté (Ammi Mousa). Ce vent est d'une telle violence que l'on ne saurait répondre de la vie d'un oiseau qui, à ce moment, sortirait de son nid. (Tlemcen, Nédroma, Ammi Mousa.)

(3) Cf. A. de C. Motylinski, *Mansions lunaires*, l. c., p. 28. « C'est le moment de la pluie, du vent, du froid nocturne. »

Ces nuits sont quelquefois appelées *ليالي السودان* « nuits du Soudân. » Ce nom leur vient de ce que, à cette époque de l'année, le froid est plus intense au Soudan que dans les autres contrées. (Cf. El-Wânchrîsi, *Cherh'*, p. 18. — El-Warzîzi, *Cherh'*, p. 52. — El-H'at'tâb, *Risâla*, n° 37, ajoute :

يشتد البرد في الثامن منها لانصراجه كما ان السراج يفوى ضوءه
قبل ان يطبعي والعليل يفوى قبل ان يموت

« Le froid se fait plus rigoureux le huitième jour de cette période parce qu'il va disparaître, se comportant comme la lampe qui brille d'un plus vif éclat avant de s'éteindre, comme un malade qui, sur le point de mourir, semble reprendre des forces. »

Voir aussi El-Warzîzi, *Cherh'*, p. 52: *النخس هي الريح الباردة*: « Le mot *neh's* (dans l'expression *ايام النخس*) désigne le vent froid, » — et *Kitâb Er Ra'diya*, trad. Joly, p. 304, p. 4, de l'éd. de Tunis.

On dit (à Tlemcen, à Saïda, à Nédromah) que, à ce moment, le froid est si intense qu'il éteint le feu dans les maisons, c'est le moment où viennent les engelures; pour se réchauffer, on mange des beignets.

(4) On dit à Tlemcen :

في السابعة ينحل بيبان السماء للماء

« Pour la Sâb'a, les portes du ciel sont ouvertes pour donner passage à l'eau. »

Durant les quatre derniers jours d'Es-Sâb'a, il fait tellement froid que le lait de beaucoup de nos chèvres se trouve tari (1), de sorte que leurs petits, privés de lait, meurent de faim. La perdrix reste dans son nid et commence à pondre, si bien qu'à la fin de cette période, elle est, ainsi que disent les gens, sur sept œufs (2).

Le cultivateur qui irrigue ses figuiers pendant ces « nuits longues » verra son séchoir (3) bien garni de figues ; celui qui n'irrigue pas à ce moment n'aura qu'un séchoir vide (4). On désigne aussi cette période sous le nom de « nuits noires (5). » Les ténèbres sont, en effet, très épaisses durant toutes ces nuits et l'on ne distingue nulle trace de clarté.

C'est au moment d'Es-Sâb'a qu'arrivera le jour de la Destruction, pendant lequel toutes les créatures de Dieu seront anéanties à la même heure (6). Toute chose se trouvera transformée en eau et l'univers ne sera

(1) On appelle cette période « nuits du berger » (ليالي الراعي), parce que, alors, le froid ne permet pas au berger de conduire ses troupeaux au pâturage. (Cf. Es-Soûsi, *Cherh'*, p. 42 ; — Es-Soûsi, *Momta'*, p. 52 ; — El-Warzîzi *Cherh'*, p. 52 ; — *Kitâb Er-Ra'diya*, p. 4.)

A partir du dernier jour d'Es-Sâb'a, on fait sortir les troupeaux de très bonne heure et on les ramène du pâturage un peu avant le milieu du jour pour les traire. On a eu soin de tenir les agneaux et les chevreaux à l'écart, pour que les mères ne les allaitent pas. On recueille ainsi le plus de lait possible. On sort de nouveau les troupeaux dans l'après-midi. Avant Es-Sâb'a l'herbe étant rare, les troupeaux restent au pâturage toute la journée avec leurs petits et l'on ne recueille que très peu de lait. C'est l'époque appelée « nuits des bergers » ليالي الراعين (Ammi Mousa).

(2) La perdrix, qui s'est accouplée dès la nuit d'Ennâyer, pond son premier œuf le premier jour d'Es-Sâb'a, puis chaque jour un autre œuf. Les bergers, friands de ces œufs, en prennent, chaque jour, un qu'ils remplacent par un oignon de scille, taillé assez habilement pour que la perdrix s'y trompe et continue à pondre (Ammi Mousa).

(3) On fait sécher les figues au soleil, sur des nattes de palmier nain, d'alfa, ou de diss. On rentre ces fruits, le soir, dans un gourbi. Le mot منشار ; « séchoir, » désigne à la fois les nattes sur lesquelles sont étendues les figues, le lieu où ces nattes sont placées, le gourbi dans lequel on les abrite. Au Kef, au lieu de منشار on dit *nchir*.

(4) A Figuig on interrompt pendant cinq jours l'arrosage des palmiers et la fécondation de leurs fleurs. A Qal'a, à partir du premier jour d'Es-Sâb'a, on ne laisse plus le bétail brouter l'orge verte dans les cultures.

(5) En arabe, ليالي الكحل « nuits noires, nuits de malheur » (Tlemcén, Nédromah, Ammi Mousa). Sur les nuits noires, cf. M. Ben Cheneb, *Procerbes arabes de l'Algérie*, Paris, Leroux, 1905, p. 18 et 286.

(6) C'est à pareille époque que Dieu, pour punir les 'A dîtes, restés sourds à la voix de leur prophète *Hoûd*, leur envoya au lieu de la pluie qu'ils

plus qu'une vaste mer (1). Chaque année, quand approche la Sâb'a, nous disons : « Cette fois, nous allons être détruits » ; et craignant d'être anéantis, nous demandons à Dieu d'user de bonté à notre égard ; le monde se met à faire des aumônes de pain, de figues, de bouillie, de couscous.

demandaient, un vent terrible, *بغير كيل ووزن* (*Tâdj El 'Arouûs*, p. 66), qui les fit périr. De là le nom de « jours du châtement » (*ايام عذاب*) donné à cette période. — Une vieille femme 'adite, fuyant devant la tempête, se réfugia dans un souterrain ; mais le vent l'y suivit et la fit mourir (Beidawi, *Comm.* de la sour. LXIX, vers. 7 ; — sour. XXVI, vers. 171 ; — sour. XXXVII, vers. 135) On dit aussi que la vieille échappa à la mort (Es-Souûsi, *Cherh'*, p. 43). — (Voir une autre légende dans Qazwini, *'Adjâib*, p. 77 ; — Khazîn, III, 405 ; et aussi Es-Souûsi, *Momta'*, p. 51 ; — El-Warzîzi, *Cherh'*, p. 52.)

De là vient l'appellation de « jours de la vieille » (*ايام العجوز*), peut-être aussi de ce que ces jours se trouvent à la fin (*عجز*) de l'hiver (cf. Wanche-rîsi, *Cherh'*, p. 18). La légende de la « vieille », est bien connue un peu partout. On lit dans Beha d-Dîn : Une vieille sorcière arabe annonça aux gens de sa tribu un froid prochain. Mais ils ne prêtèrent aucune attention à ses paroles. Un froid survint qui fit périr leurs céréales et leurs treilles ; d'où les expressions « jours de la vieille » et « froid de la vieille. » — On dit aussi qu'une vieille femme demanda à ses enfants de la marier ; ils lui imposèrent comme condition qu'elle résisterait au froid pendant sept nuits. Elle le fit et en mourut. (Cf. M. Abderrahman. *Lectures choisies*, I, p. 42.)

(1) On dit aussi que c'est à ce moment de l'année qu'eut lieu le déluge. Ces jours sont de mauvais augure ; on évite de partir en voyage pour la sâb'a, surtout s'il faut faire une traversée ; la mer est, en effet, très agitée à cette époque. (Cf. Hosain Zaïd, *El Mat'la'*, p. 8 des tables : *البحر المالح يفوي* .
(هيجان.)

On raconte, à Tlemcen, qu'il était autrefois, dans cette ville, sept frères aimant passionnément la chasse. Ils se gardaient toutefois de sortir pendant l'hiver ; mais dès qu'un certain arbre, planté et arrosé par leur père, donnait ses premières feuilles, ils se livraient à leur plaisir favori. Le père mourut et, dès lors, ce fut la jeune sœur de nos chasseurs qui donna ses soins à l'arbre. La jeune fille l'arrosa si fréquemment que, bien avant le printemps, l'arbre se trouva couvert de feuilles. A la vue de cette verdure, les jeunes gens crurent que l'hiver était terminé et aussitôt se mirent en chasse. Survint une affreuse tempête de vent et de neige qui dura sept jours. Les malheureux chasseurs périrent tous dans la tourmente ; on retrouva dans la montagne leurs cadavres que les bêtes féroces avaient respectés ; ils furent enterrés au pied des rochers qui dominent Sidi Bou Médien, au lieu que l'on nomme depuis « les sept hommes » (*سبعة رجال*).

Les gens d'Oudâghîr (Figuig) racontent que, dix-sept d'entre eux étant sortis pendant la sâb'a, quatorze moururent. Une légende peu différente m'a été contée près de Tiaret, chez les Oulad Khoulif, et aussi à Nédromah.

On dit aussi que celui qui sort à ce moment court risque d'être enlisé dans les terres détremées ; on appelle ces jours : *ايام الغرف*.

Le dernier jour d'Es-Sâb'a (1) arrivent les cigognes (2), puis viennent les hirondelles (3) et enfin, après elles, ce sont les aigles (4). L'individu qui, pour la première fois de l'année, voit l'un de ces aigles, en tire bon ou mauvais augure. Si à ce moment, il se trouve debout, il dit à l'oiseau : « Je t'ai vu, aigle, et je suis debout. » Puis se baissant, et fermant les yeux, il ramasse de la terre sous son pied droit et l'examine dans sa main. Y trouve-t-il mêlé quelque poil d'animal, il en observe la nuance : si ce poil est noir, l'individu achètera un cheval noir, ou un mulet noir, ou une jument noire ; si le poil est d'une couleur différente, blanc, ou gris, ou rouge, il achètera, selon le cas, une monture blanche, grise ou rouge.

Mais si l'aigle, vous apparaissant pour la première fois de l'année, vous trouve assis ou couché, c'est le présage d'une maladie qui vous frappera ou l'annonce d'une mort prochaine, si Dieu veut (5).

C'est alors qu'arrivent les sauterelles (6). Elles sont sorties du sein de la mer. Pour les chasser de notre pays, le feqîh écrit sur des pierres des

(1) On ne connaît pas exactement, dit-on, la date du commencement de la période, moins encore celle de sa fin. On raconte que le Prophète promit le Paradis à la personne qui lui ferait connaître la date de la Sâb'a. Un juif la calcula : « Elle commence tel jour, dit-il, à Moh'ammed. — Il s'agissait de savoir, répondit celui-ci, non pas à quel moment commence la période, mais bien celui où elle finit. »

Est-ce pour cette cause que l'on dit : « la Sâb'a est finie », alors que, au contraire, elle ne fait que commencer ; on dit aussi la Sâb'a commence quand l'on suppose que son dernier jour est passé (on prend une précaution analogue en été, pour la période des *smâiems*), ou bien est-ce pour donner le change à la mauvaise fortune pendant ces jours de mauvais augure (أيام النحس). Les Musulmans pieux demandent à Dieu de les en préserver ; ils disent : يا رب سردها برفف « O mon Dieu, fais passer ces jours, en te montrant bienveillant », ou bien يا رب ما تفتلني شي بالماء « Seigneur, ne me fais pas périr par l'eau ! »

(2) Cf. Es-Soùsi, *Cherh'*, p. 45 ; — El-Wancherîsi, *Cherh'*, p. 20 ; — Es-Soùsi, *Monta'*, p. 53.

Si l'on aperçoit une cigogne, c'est signe de bonheur quand elle se présente de face ; c'est signe de malheur, si elle tourne le dos ; c'est signe de grande misère, si deux cigognes se battent sous vos yeux (Tlemcen).

(3) Cf. Qazwîni, *'Adjâib*, p. 77 : الثالث عشر تظهر الخطاطيب والحدادة : « Le 13 mars, apparaissent les hirondelles et les milans » et *Kitâb Er-Ra'diya*, p. 5, trad. Joly, pp. 304-305.

(4) Sur le rokhma, cf. Qazwîni, *'Adjâib*, p. 414.

(5) On dit à Qal'a : l'individu qui, pour la première fois de l'année voit un rokhma, peinera toute l'année si, à ce moment, il marche. Il vivra en paix s'il est assis au moment où il aperçoit l'oiseau.

(6) Cf. *Kitâb Er-Ra'diya*, édit. de Tunis, p. 4. — Hosein Zefîd, *Mat'la'*, p. 8 des tables. — Qazwîni, *'Adjaib*, p. 431.

mots que je ne connais pas (1). Il les place ensuite dans nos jardins. Dieu nous prenant en pitié, les sauterelles quittent la région par la puissance divine.

Le sultan des sauterelles est de la grosseur d'une chauve-souris ; seuls, les grands savants savent le reconnaître ; il est blanc, ou bien rouge, ou bien tacheté de blanc et de rouge. Quand le feqh trouve le sultan, il l'attrape et couvre ses ailes d'écriture ; puis il lui donne la liberté. Le sultan rejoint les autres sauterelles. Celle-ci s'aperçoivent que, pour les faire mourir, on a couvert d'écriture les ailes de leur chef. Pris de peur, le sultan fuit, suivi de toutes ses sujettes ; pas une ne reste dans le pays.

Elles sont parties ; mais leurs enfants sortent en grand nombre de cette terre rouge où les sauterelles ont déposé leurs œufs. Il s'en échappe des espèces de vers qui dévorent toutes les plantes, quelles qu'elles soient. Quand ils tombent sur l'orge verte, ils ne laissent que la terre rougeâtre. Aussi nous disons : « O Dieu bienveillant, les sauterelles (2), soit ! mais pas leurs fils ! » Nous mangeons toutes celles que nous pouvons attraper (3).

Il fait aussi grand vent pendant la période d'En-Net'h' (4), au commencement d'avril (5). La pluie qui tombe à ce moment est défavorable aux

(1) On écrit généralement les passages suivants du *Qoran*, sour. XXIV, v. 35, sour. LXI, v. 8.

(2) Les Beni Snoûs désignent par عمار les sauterelles qui pondent les œufs. Quand ils voient deux sauterelles, l'une portant l'autre et passant ainsi un oued, ils disent : عيشة تيسى عثمان 'Aïcha porte 'Othmân.

(3) Cf. la note 4 de la p. 20.

(4) Ce mot s'écrit ناطح et نطح. Les Beni Snoûs prononcent généralement *Ned'âh'* ; mes informateurs guelâias prononcent *Nt'âh'* ; on dit aussi à Nedromah : *Nât'âh'* (cf. C. de Motylinski, *Mansions*, pp. 6 et 68).

(5) En-Net'h' tombe le 23 mars de l'année julienne (ann. grég. 4 avril) et finit le 4 avril (a. g. 16 avril). — Cf. El-Medjaoui, *Cherh'*, p. 4 ; et Terh'il : واذا خلا منه ثلاثة وعشرين يوماً تدخل الشمس النطح « Le 23 mars, le soleil entre dans le Net'h' (mon ms. p. 1) ; — El-Fâsi, *Cherh'* (mon ms. p. 6).

On appellerait cette époque *Net'h'*, parce que, disent les Tlemceniens, les vents, soufflant à ce moment de toutes les directions, se heurtent comme des béliers qui se battent (يتناطحوا) ; — ou bien parce que les arbres s'agitent et se heurtent en cette saison qui est, dit-on, celle de leur mariage ; — ou bien encore parce que c'est le moment où les graines germent et donnent, pour lever, mille coups de corne à la terre. On dit à Tlemcen :

الناطح ينطح فيه كل عشبة

« Pendant le Net'h', chaque brin d'herbe donne des coups de corne » ;

دولة بطح ولا النطح

« Des temps difficiles, mais pas le Net'h' ! » (Tlemcen, Ammi-Mousa.)

céréales, et nous disons que le vent d'En-Net'h' vaut mieux que son eau (1). Ces jours sont quelquefois très froids; on les appelle : « jours du tremblement du sanglier », parce que, durant toute cette période, le sanglier reste à grelotter de froid dans sa bauge; il n'en sort qu'après le Net'h' pour chercher de quoi manger (2).

Il est, pour le Net'h', certaines nuits que l'on appelle : « nuits blanches. » Pendant ces nuits froides se forme de la gelée blanche qui flétrit les plantes. Toute la végétation, les céréales, l'herbe, les arbres, se trouvent le matin tout blancs de ce givre qui, parfois, les brûle.

Jamais vous ne verrez, à cette saison, un cultivateur irriguer son orge

(1) On dit aussi :

يا رب هواها ولا ماءها

« O mon Dieu, son vent, mais pas son eau ! » (Tlemcen, Nédromah.)

(2) Les Tlemceniens disent :

في النطح يبرد محروم اللحم

« Pendant le Net'h', l'animal dont la chair est illicite (le porc) a froid. »
Le lion, non plus, ne sort pas : il a la fièvre pendant quinze jours. — Ce jour est néfaste. On dit :

في النطح ما تخلي شي الكلب ينبع ولا العتروس يصيح

« Pour le Net'h', ne laisse pas le chien aboyer ni le bouc bêler. »

Pendant le Net'h', les femmes stériles ramassaient certaines herbes. Elles les faisaient cuire dans l'eau et les mangeaient. Après avoir pris sept bouchées de ces herbes, la femme prononçait ces mots :

يا النطح بو النطوح جيتك نطلب على سبة الدريرة، إلا الله حب

« O Net'h', père des Net'h's, je suis venue te demander des enfants, si Dieu le veut ! » (Nédromah.)

C'est aussi pour le Net'h' que l'on demandait quelque faveur aux orties. Les femmes prenaient sept tiges d'orties et disaient :

يا حريف ☉ انا جيتك قلبي ضيف ☉ إلا ما تجيب زوجي لو كان يكون

في سبعة طرايف ☉ إلا راه نعسان فيغه وجيبه فلبه ضيف ☉ والا

محبوس اخطبه كما خطبت الموت الخلايف

« O ortie, je suis venue vers toi, le cœur serré, pour que tu m'amènes mon mari, lors même qu'il serait au delà de sept routes. S'il est endormi, réveille-le et conduis-le près de moi, le cœur affligé. S'il est emprisonné, saisis-le comme la mort ravit les créatures. » (Nédromah, Tlemcen.)

(La graine d'ortie est fréquemment employée par les sorcières qui la brûlent en jetant les sorts.)

ou ses arbres (1). Notre ancêtre, Moûsa ou S'alah' (2), a enseigné à ses enfants que l'on doit s'abstenir d'arroser pendant cette période néfaste.

On raconte (3), en effet, que pendant le Net'h', Moûsa ou S'alah' alla, avec ses enfants, irriguer son orge. Ils amenèrent l'eau dans le champ et arrosèrent les céréales jusqu'au moment de la chaleur. Quand arriva l'heure malencontreuse pendant laquelle l'eau brûle les plantes, Moûsa, qui connaissait cet instant, dit à ses fils : « Détournez l'eau vers ce pied de jujubier et allez prendre votre repas. » Les enfants suivirent leur père et allèrent manger. Or, après le déjeuner, lorsqu'ils vinrent reprendre leur travail, ils trouvèrent le jujubier desséché (4) : « Enlevez l'eau à cet arbre, dit Moûsa, et faites-la couler dans les céréales. » Ils obéirent : « Mais, père, interrogea le plus jeune des enfants, pourquoi le jujubier s'est-il desséché ? — Parce que, répondit Moûsa, cette heure est néfaste ; tout ce que l'on arrose à ce moment est brûlé par l'eau. — Et pourquoi donc ? dit l'enfant. — C'est le Tout-Puissant, continua le père, qui nous a envoyé cette heure funeste (5) pendant laquelle vous ne devez ni entrer dans les céréales, ni sarcler, ni irriguer ; ne pas pénétrer non plus dans les cultures, quelles qu'elles soient : oliviers, fèves, haricots et légumes de toutes sortes que Dieu créa à notre intention. » Les enfants retinrent le conseil de leur père et n'agirent que selon son ordre. Et nous-mêmes,

(1) Durant cinq jours, à Figuig, on n'irrigue pas les palmiers, à l'époque du Net'h', on laisse l'eau dans les bassins ; on cesse, à ce moment, la fécondation artificielle des régimes de dattes (أزبو pl. يربوين) (Cf. Westermarck, *Mids. Cust.*, p. 34, in. pr.).

(2) Le nom de Moûsa ou S'alah' est connu de tous chez les Beni Snoûs. On en parle aussi à Nédromah, à Tlemcen. On le donne souvent comme l'un des Compagnons du Prophète, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir été retenu prisonnier à Mansourah par certain prince mérinide. Ce fut lui, disent les Beni Snoûs, qui enseigna l'agriculture aux indigènes de la région ; je publierai prochainement ce que j'ai pu recueillir de sa légende. Ibn Khaldoun donne sur ce personnage d'intéressants détails (Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbères*, trad. de Slane, t. I, p. 205 et t. III, p. 285. — *Prolégomènes*, II, p. 207). Voir aussi, Bou Râs, *Adjaib El Asfâr*, trad. Arnaud, Alger, 1885, p. 87.

(3) Cette légende est aussi connue à Tlemcen, à Nédromah, où des indigènes me l'ont contée avec quelques variantes.

(4) A Tlemcen, on prétend que dès que l'eau eut touché le pied du jujubier, l'arbre prit feu.

(5) On dit au Kef : الغم سي يتاسد ساعت ننضع وتاف ايتش سي

قماض يتنكاريتها

« Quand, pour le Net'h', arrive cette heure funeste, le chameau refuse de manger ; quand elle est passée, il se lève pour paître ».

à notre époque, nous les imitons et ne faisons pas autrement que nos ancêtres (1).

Au commencement de mai, le troisième jour, nous prenons quatre feuilles d'olivier ; le feqih écrit sur ces feuilles que nous plaçons ensuite dans les plates-bandes de nos jardins. Les fourmis s'enfuient, pas une ne reste dans le jardin (2).

Pendant le mois de mai (3), les tolbas nous avertissent de l'approche du jour d'En-Nisân (4). La pluie qui tombe à ce moment est bénie (5). Aussi

(1) A 'Ammi Mousa, à Qal'a, à Tlemcen et un peu partout, on évite, pendant trois des jours du Net'h', de pénétrer dans les céréales (ce qui chasserait la baraka), de sarcler ou d'arroser (ce qui brûlerait les récoltes). On en donne aussi la raison suivante à Tlemcen : à ce moment, les arbres, les herbes, les pierres même se marient. La présence d'un homme les gênerait, les rendrait honteux.

(2) On emploie aussi contre les fourmis des tiges de laurier-rose, des ossements, que l'on place dans les endroits à protéger.

(3) La période appelée *Nisân* dure du 27 avril au 3 mai de l'année julienne (9 au 15 mai de l'ann. grég.). — Cf. *Kitâb Er-Ra'diya*, p. 6 ; trad. Joly, p. 308 ; — El-Fâsi, *Cherh'* f° 7 de mon ms. : « Le Nisân commence le 27 avril », — « Il finit le 3 mai » ; — El-H'at't'ab, *Risâla*, f° 38 v. — On la fait aussi commencer le 28 avril et finir le 4 mai (cf. Es-Soùsi, *Cherh'*, p. 47, et *Momta'* p. 54). — « L'autre opinion, dit l'auteur, est la plus répandue. » — « La pluie bénie d'En-Nisân, dit El-Warzîzi, tombe jusqu'au 3 mai, au coucher du soleil. » (*Cherh'*, p. 54.) On lit dans Terh'il (mon ms., p. 2) :

إذا خلا منه سبعة وعشرين يوماً دخل ماء النيسان وهم سبعة
أيام ثلاثة من إبريل وأربعة من مايو

« A partir du 27 avril tombe l'eau du Nisân, durant sept jours, dont trois en avril et quatre en mai. » — Westermarck, *Mids. Cust.*, p. 32, in f. : « Water which has fallen on April 27 th. Old style (nhar lâisan). »

(4) Es-Soùsi (*Cherh'*, p. 47) indique les deux lectures : نيسان et نيسان. (Cf. aussi El-Wâcherîsi, *Cherh'*, p. 20 ; — Es-Soùsi, *Momta'*, p. 54.)

(5) Tous les auteurs qui traitent du Nisân donnent cette période comme très féconde en bénédictions : « Ce sont sept jours bénis, jours de miséricorde et de faveurs, tout comme ceux d'El-H'ousoim sont des jours pendant lesquels éclate la colère divine et où apparaissent les marques de la vengeance d'Allah. » Cf. El-H'at't'ab, *Risâla*, f° 38 v. :

وهي سبعة أيام مباركة أيام رحمة وبركة كما كانت أيام الحسوم
أيام عذاب ونفم

« Cette pluie répand sur les produits de l'année les bénédictions du Ciel. » et Terh'il (p. 2 de mon ms.) :

Dicton tlemcenien :

الاطاحت نوء النيسان يخرج العام بلا نقصان

« Si la pluie d'En-Nisân tombe, l'année sera parfaite. » (A rapprocher du prov. 66 de M. Ben Cheneb, *Proverbes arabes*, loc. cit., p. 20.)

s'il vient à pleuvoir, tous, hommes et femmes, garçons et filles, sortent tête nue, afin d'être mouillés par l'eau du ciel (1). Cette pluie préserve des maux de tête, les guérit : elle fait pousser très longues les chevelures des fillettes et des femmes (2).

Pour que la laine de nos moutons soit douce et fournie, on fait sortir ceux-ci sous la pluie d'En-Nisân. On y expose aussi les vaches, les chèvres, tout le troupeau pour qu'il engraisse et prospère (3).

C'est à cette époque que nous coupons la laine des troupeaux, mais seulement après que la pluie a mouillé les toisons (4).

Le troisième jour d'En-Nisân, on fait, au couteau, une entaille à l'oreille des agneaux. Certains font rougir au feu un clou ou la pointe d'une faucille, ils l'appliquent ensuite sur l'oreille de l'animal et la perforent (5).

Si le possesseur d'un jeune chien désire que l'animal devienne méchant et bon gardien de la maison, il lui enlève un morceau d'oreille ce même jour d'En-Nisân (6).

Cette pluie, tombant sur les moissons (7), les fait croître plus vite (8).

(1) Cette coutume se rencontre à peu près partout, en Oranie.

(2) Lorsque l'on fait bouillir dans l'eau les feuilles du h'enna, préalablement séchées et pilées, on y ajoute quelques gouttes d'eau du Nisân (ou du puits de Zemzem). La préparation, dont l'emploi est bien connu, acquiert ainsi la propriété de guérir les maladies du cuir chevelu, d'allonger et d'épaissir la chevelure (Tlemcen, Nédromah, Oran, Mostaganem, St-Leu, Maghnia, etc.).

(3) Même coutume à Nédromah.

(4) A Qal'a, on ne tond les moutons qu'après En-Nisân.

(5) Grâce à cette marque, on reconnaît facilement les moutons quand ils se mêlent à ceux d'un autre troupeau. On dit aussi que cette opération, faite aux jours bénis d'En-Nisân, hâte la croissance des animaux et éloigne d'eux la maladie (Tlemcen, Qal'a).

(6) Ce jour d'En-Nisân apporte plus ou moins de *baraka*. Chez les Beni Ournid, sept femmes sortent, le jour d'En-Nisân, emmenant à quelques kilomètres du douar une brebis n'ayant pas encore eu d'agneau. Elles l'observent jusqu'au coucher du soleil. Si l'animal fiente, si les crottes sont fines, le Ciel enverra ses bénédictions sans mesure ; si la brebis ne fiente pas, l'année sera sans *baraka*.

(7) A Tlemcen, on asperge d'eau d'En-Nisân les céréales, les arbres fruitiers quand la pluie se fait attendre. — On en jette aussi sur les melons, les citrouilles, les pastèques ; c'est une juive, ayant préalablement enlevé sa *ceinture*, qui fait cet arrosage. — On arrose aussi les meules de céréales avec cette eau à Ammi Mousa. — On jette de l'eau d'En-Nisân sur les ruches.

(8) Cf. El-H'at't'ab, *Risâla*, f° 38, v. : ويلحف النرع الاخر بالاول « Grâce à cette eau, les céréales mal venues mûrissent en même temps que les autres. » — Voir aussi Es-Soùsi, *Cherh'*, p. 47 : لانه مبارى فيه يتم : طيب النرع « Cette pluie étant bénie achève de faire mûrir les céréales » ; et El-Wancherisi, *Cherh'*, p. 21 ; — Es-Soùsi, *Momta'*, p. 54 ; — El-Warzizi,

Si, au contraire, elle vient à manquer, la récolte, privée des bénédictions du Ciel, est mauvaise (1).

Cherh', p. 54; — Westermarck, *Mids. Cust.*, p. 33, in. pr. — L'eau passé pour être rare en avril, on dit à S'-Denis du Sig : *يبرير نشاي الماء من البير* : « Avril qui sèche l'eau des puits. » — Cf. M. Ben Cheneb, *Proverbes arabes*; p. 20, prov. 65.

(1) S'il ne pleut pas dès le commencement d'En-Nisân, on se hâte de demander la pluie. (Sur l'*istisqa*, consulter l'excellent travail de A. Bel : *Quelques rites en usage chez les Musulmans moghribins pour obtenir la pluie*, Alger, Fontana, 1905, et Ed. Doutté, *Merrakech*, p. 383. — Les mêmes rites se retrouvent chez les Beni Snou's : Les tolbas et les jeunes gens, pieds nus et tête nue, se rendent en troupe, après le Moghreb, aux tombeaux des saints de la région et demandent la pluie. — Jet de pierres, de cheveux, aux marabouts. — Les vieilles femmes jouent avec une boule et des cuillers. — Une grande cuiller habillée à la façon d'une poupée est promenée dans les rues du village et aux environs. — On tire divers présages d'une brebis noire, conduite à l'Oued Tafna, ou attachée loin de son petit. — On jette à l'eau un Ouled Sidi Chikh, un Chérif. — On se jette de l'eau. — On égorge un bœuf noir, un mouton noir, des poules noires, près des tombeaux des saints.

A Ammi Mousa, pour faire tomber la pluie d'En-Nisân, on suspend des tortues par les pieds aux branches d'un arbre et on les laisse dans cette position gênante, jusqu'à ce que Dieu, prenant en pitié les malheureuses bêtes, se décide à envoyer la pluie. — On les délivre aussi dans le cas où elles viennent à uriner, ce qui est l'annonce d'une averse prochaine. — On sait que les tortues chassent le froid (cf. Qazwîni, *'Adjâib*, p. 437), font fuir le diable (cf. El-'Abderi, *Medkhel*, 1, 179).

On dit à Tlemcen :

في النيسان النوء تبل والريح يسيل

« Pour En-Nisân, la pluie arrose et le vent tire (sur les tiges et les allonge) ».

On en donne la preuve suivante : A l'époque d'En-Nisân, un cultivateur, ayant attrapé un oiseau, l'attacha au moyen d'un fil, à une touffe de blé. Le soir venu, il oublia l'oiseau. Mais, pendant la nuit, les tiges de blé grandirent, à tel point que, le lendemain, le cultivateur trouva le fil noué très haut sur la touffe de blé et le malheureux oiseau suspendu loin du sol.

On retrouve le dicton qui précède dans un couplet que chantent les enfants lorsqu'ils demandent l'eau d'En-Nisân (Ammi Mousa) :

النوء تبله ⑤ والريح يسله ⑤ يارب تعطينا النوء
النوء يا مولاتي ⑤ صب على عزلتي ⑤ ما ياكلوا معزاتي ⑤
يا سبولتي في الاغمار ⑤ حن عليها يا جواد
يا رخلتي في الاوداح ⑤ حن عليها يا فتاح

« La pluie arrose (les céréales) et le vent les fait grandir. — O Dieu ! donne-nous de l'eau. — O pluie ! ma maîtresse ! tombe sur mes pauvres récoltes pour que mes chèvres aient de quoi manger. — O Dieu généreux ! aie pitié

Lorsque la pluie d'En-Nisân vient à tomber, les enfants sortent de l'école et recueillent de cette eau pour s'en asperger, pour humecter les planchettes sur lesquelles ils étudient le Qoran : « Cette eau, disent-ils, est bénie et Dieu fera, grâce à elle, que nos études soient bonnes (1). » Le maître leur dit : « Recueillez de cette eau pour que nous en arrosions la mosquée et remplissez-en mon encrier, afin que le jour où quelqu'un tombera malade, je puisse écrire, pour cette personne, des amulettes qui la guériront (2). »

dé l'épi encore dans sa gaine ! — Aie pitié de l'agnelle dont la laine est toute grasseuse ».

On emploie aussi l'eau du Nisân pour faire cesser la pluie : On fait bouillir de cette eau dans une marmite puis on la verse dans un flacon que l'on place sur la terrasse sous un *keskâs* ; on y ajoute un petit miroir appartenant à une jeune mariée. La glace est tournée vers le ciel ; parfois, on pose, sur la glace, un sou qu'une femme a demandé à un célibataire sans dire à celui-ci quel usage elle compte en faire. — On place aussi quelquefois sept cuillères dans le trou du *keskâs*. — On obtient le même résultat en plaçant le sou donné par le célibataire, au-dessus de la porte (رتاج), — où bien en ensorcelant les pierres du foyer, — en suspendant le *mehrâs* (mortier à pilon) renversé, dans la cour de la maison, — en garnissant de *koh'el* l'œil d'un coq (Tlemcen). — Voir d'autres rites et leur explication dans E. Doutté, *Merrakech*, p. 391.

A Nédromah, une jeune fille monte sur la terrasse et commençant à se dévêtir, dit au ciel couvert de nuages : عرى وإلا نعري « Découvre-toi ou je me déshabille. » A Tlemcen, ce sont deux sœurs, venues au monde successivement, qui menacent ainsi le ciel.

(1) On traite aussi par l'eau d'En-Nisân les élèves mal doués pour l'étude du Qoran. Le *t'aleb* écrit certains mots sur le fond d'une assiette. On verse sur les caractères un peu d'eau d'En-Nisân, qui délaie l'encre ; on expose la préparation, toute une nuit, à la lumière des étoiles. Le lendemain, l'élève boit, à jeun, cette eau qui lui ouvre l'intelligence (St-Leu, Mascara, Nédromah). L'individu dont la langue est lourde guérit, avec la permission de Dieu, s'il boit de cette eau avec laquelle il a, au préalable, lavé un plat dans lequel on a pétri de la pâte. (El-Warzizi, *Cherh*, p. 54 ; — Westermarck, *Mids. Cust.*, p. 33.)

Certaines maladies entre autres la fièvre typhoïde, observée assez fréquemment chez les indigènes de la région, sont traitées de façon identique. On fait absorber au malade de l'eau d'En-Nisân dans laquelle on a plongé une raquette de figuier de Barbarie, ou bien sept feuilles d'olivier, qu'un *t'aleb* a recouvertes d'écriture (Tlemcen, Nédromah). Cf. Westermarck, *Mids. Cust.*, p. 33, in m.

Les femmes emploient l'eau d'En-Nisân contre la stérilité. Un *t'aleb* écrit dans une assiette quelques versets de la sourate « Youssouf. » Elles versent, dans cette assiette, de l'eau d'En-Nisân, de l'huile, de l'eau de rose et du safran. Elles délaient l'encre dans le liquide et absorbent cette préparation à jeun ; elles en font autant le lendemain et le surlendemain, et se trouvent mères dans l'année (Tlemcen, Maghnia). Les hommes en buvaient avant d'aller au combat (Oran, Tlemcen, Nédromah).

(2) De même à Nédromah. — Cf. ce passage d'El-Warzizi, *Cherh*, p. 54 :

La mère de famille dit à sa fille : « Mon enfant, apporte-moi de cette eau d'En-Nisân qui tombe. Place un peu d'orge dans un panier et porte-le dehors, afin que la bénédiction du Ciel descende, avec cette pluie, sur les grains que nous avons mis en réserve. » Le père donne à son fils des ordres semblables : « Grâce à cette eau, dit-il, les charançons respectent les céréales dans nos silos (1). »

La ménagère sort de sa maison ; elle expose à la pluie, sur la terrasse, les ustensiles du ménage : plats, cuillers, marmites, qui servent à préparer les aliments (2). Elle rapporte à la maison de l'eau de pluie ; chaque jour, elle en fait boire (3) à ses enfants jusqu'à ce que la provision soit épuisée (4). Elle en met un peu en réserve dans une bouteille et s'en servira, à l'occasion, pour préparer le *couscous* ; ou bien elle en ajoute, quand elle fait du pain, quelques gouttes à la pâte pour la faire lever (5).

ومن بركاته ان المريض مرضا شديدا اذا شرب منه... الخ

« Parmi les vertus de cette eau, notons que Dieu soulage l'individu gravement malade qui, pendant trois jours, boit un peu de cette eau. »

On écrit souvent les amulettes avec du safran délayé dans de l'eau de Nisân (Mascara, Nédromah).

(1) Même coutume à Qal'a, aux environs de St-Denis-du-Sig. On verse parfois de cette eau dans les silos (Ammi-Mousa, Tlemcen). On prépare avec cette eau des galettes de semoule ; on ne les fait pas cuire, mais seulement sécher à l'ombre ; puis on les place dans les vases remplis de grains, dans la farine, dans les provisions de toutes sortes qu'elles ont la propriété de maintenir en bon état de conservation (Nédromah, Qal'a).

Cf. El-Warzizi, *Cherh'*, p. 54 :

يعجن به دقيق وتصنع منه فرصة الخ

« On pétrit avec cette eau de la semoule et l'on fait un pain qu'on laisse sécher. Si l'on place ce pain dans les céréales mises en réserve, il les préserve des charançons. »

(2) Cette coutume s'observe un peu partout dans la région.

(3) Il est bon de boire de l'eau d'En-Nisân. Entre autres propriétés, elle a celle de fortifier la raison. On raconte qu'un roi de Tlemcen, entendant tenir ce propos, se mit à en rire : « J'expérimenterai la chose sur moi-même, » dit-il. Et le jour d'En-Nisân venu, il ne but pas de cette eau bénie. Le lendemain, les serviteurs du prince s'aperçurent qu'il parlait une langue incompréhensible : « Certainement, le roi a perdu la raison, » s'écrièrent-ils. La nouvelle se répandit dans la ville et arriva jusqu'aux oreilles du roi. Celui-ci fit aussitôt annoncer dans la ville : « Que les personnes qui ont recueilli de l'eau d'En-Nisân en apportent au roi ! il les en récompensera. » On apporta de cette eau ; le roi en but et recouvra sa raison, telle qu'elle était auparavant (*Tlemcen*).

(4) De même à Nédromah, à Qal'a.

(5) Cf. ce passage d'El-Wánchezisi, *Cherh'*, p. 2 :

وفيل ان ما عجن به اختمر من غير خميرة

« Si l'on prépare de la pâte avec de l'eau d'En-Nisân, elle lève sans qu'il

Si un enfant vient à vous naître le jour d'En-Nisân, ne manquez pas de laver ses langes dans l'eau qui tombe à ce moment. Cela portera bonheur au nouveau-né (1).

Si l'on a mal aux dents, la douleur cesse quand on se gargarise avec un peu de cette eau (2).

Des gens prétendent que, au moment où tombe cette pluie, celle-ci renferme des serpents et des vers : « Ne craignez rien, nous a dit le savant du village; car, au moment où cette eau tombe du ciel, les anges accourent, saisissent les serpents qu'elle contient et les jettent dans la mer. » C'est cette eau qui fait le venin dans la bouche des serpents (3).

soit nécessaire d'y ajouter du levain. » — Voir aussi Es-Soùsi, *Cherh'*, p. 47.

— El-H'at't'ab, dans sa *Risâla*, dit aussi, f° 38, v. : *وإذا عجن به الدفيف* : *تخمير بغير خميرة*. — Voir aussi Es-Soùsi, *Momta'*, p. 54. — On lit dans Terh'il (mon ms., p. 2) : *يروى انه يتخمير العجين من غير خميرة*.

(1) A Tlemcen, on lave la tête des nouveau-nés avec de l'eau du puits de Zemzem. (On trouve de cette eau dans la plupart des maisons de Tlemcen. Les pèlerins la rapportent d'Orient dans de petites boîtes en fer-blanc, fermées hermétiquement.)

(2) Elle fait disparaître la souffrance quand on en imprègne un organe malade. Elle guérit aussi la morsure des serpents venimeux (Tlemcen, Nédromah). On l'emploie à *Qal'a* contre les fièvres.

(3) Avec l'eau d'En-Nisân tombe une pluie de dragons (ثعبان); n'étaient les anges qui les détruisent au passage au moment de leur chute, la terre en serait infestée. Cette pluie renferme aussi une sorte de ver court, mince comme un fil (مد) que les gens avalent en buvant sans y prendre garde; ce ver les torture ensuite jusqu'à ce que quelque savant *t'aleb* les en délivre, le plus souvent au moyen d'amulettes (Guelaia). Sur le th'abane, cf. Qazwini, *'Adjaib*, p. 430.

A Tlemcen, on distingue deux sortes d'eau d'En-Nisân, l'une bénie qui tombe accompagnée d'une foule de petits crapauds (دجذع), cf. El-Wancherisi, *Cherh'*, p. 21, — et une autre dangereuse remplie de vers ténus que l'on avale à son insu et qui grandissent dans l'estomac. On s'en débarrasse en n'absorbant que du sel ou de la viande salée jusqu'à ce que le ver altéré sorte par la bouche du patient; on suspend, dit-on, celui-ci par les pieds, au-dessus d'un vase rempli d'eau. (Tous les indigènes indiquent ce traitement, mais aucun de ceux que j'ai consultés ne l'a vu appliquer.)

On dit, à Tlemcen, que le troisième jour d'En-Nisân on trouve à la campagne les serpents en grand nombre. A *Qal'a*, au mois de décembre, on jette dans l'eau un charbon allumé pour tuer les « medd » qui s'y trouveraient.

Cf. ce passage d'Es-Soùsi, *Cherh'*, p. 48 : *واما الحيات بان الصغار منها تخرج* : « En avril, les petits serpents sortent et ouvrent leurs bouches

vers le ciel. Ce qui y tombe de pluie, soit peu, soit beaucoup, devient, dans leur ventre, du venin en petite ou en grande quantité. » Ces reptiles deviennent ensuite aveugles pendant quelque temps (Nédromah). Cf. Westermarck, *Mids. Cust.*; p. 33, *it makes the animal blind.*

On dit aussi que les perles (1) proviennent de l'eau d'En-Nisân, tombée dans la bouche des poissons de la mer (2). Les vieilles sorcières du village font aussi usage de cette eau (3).

(1) C'est aussi cette eau d'En-Nisân qui donne les perles et le corail. Les perles seraient formées par des gouttes d'eau que les poissons avalent quand tombe cette pluie de mai. A ce moment, ces poissons, sur les conseils de leurs mères, montent à la surface et, dans leurs bouches entr'ouvertes, recueillent des gouttes de pluie (Tlemcen, Nédromah). Les huîtres perlières ne seraient que des os de ces poissons.

Cf. Kitâb Es-Souâsi, *Cherh'*, p. 47 : أما الاصداق فهي حيوانات خلفها : الله في البحر الخ
« Les coquillages sont des êtres que Dieu créa au sein de la mer. En avril, ils montent à la surface et restent entr'ouverts jusqu'à ce que tombe l'eau d'En-Nisân. L'huître en reçoit-elle une goutte ou deux ou davantage ? Elle se referme à l'instant et plonge au fond de la mer. Par des racines semblables à celles d'une plante, elle se fixe aux rochers jusqu'à ce que les gouttes d'eau qu'elle a absorbées soient devenues des perles dont la grosseur varie avec le nombre et le volume des gouttes tombées dans le coquillage... etc. ». Cf. sur le même sujet : El-Wancherîsi, *Cherh'*, p. 21 ; — Ed. Damîri, *H'ayât*, II, p. 47. — Voir aussi El-H'at't'âb, *Risâla*, f° 38, v. : ومن خواص هذه الايام ان الجوهر ينغمد في الصدف بذلك الماء : — النازل من السماء وبه يعغد الجوهر في : et Es-Souâsi, *Momta'*, p. 54 : الاصداق الخ.

(2) Le corail viendrait d'une plante qui croît dans la mer ; il serait renfermé dans des sortes de coques. Au moment d'En-Nisân, les branches viennent à la surface de l'eau ; les coques, humectées par la pluie d'En-Nisân, s'entr'ouvrent et laissent échapper le corail (Tlemcen, Nédromah). Cf. Beha d-Dîn, *Kechkoûl*. Le Caire, 1316, p. 201.

(3) Autrefois, au temps de la guerre sainte, lorsqu'une femme se trouvait depuis longtemps sans nouvelles de son mari, parti avec les armées, elle versait de l'eau d'En-Nisân dans un plat d'argent, en disant :

يا النيسان الناس تقول لك النيسان وانا تقول لك زين الاحسان

« Les gens t'appellent Nisân, et moi je te nomme le bienfaiteur. » (Tlemcen, Nédromah.) Et elles demandaient à En-Nisân de leur ramener leur époux sain et sauf.

Les femmes, inquiètes sur le sort de leur mari, parti pour un long voyage, remplissaient d'eau d'En-Nisân une assiette verte, n'ayant jamais servi. Elles jetaient, sur cette eau, des grains d'orge dont elles avaient relevé l'écorce pour figurer la voile d'un bateau. Les grains flottaient sur l'eau : « Si notre mari doit revenir sain et sauf, disaient les femmes, courez sur l'eau, petites barques mais s'il doit lui arriver malheur, marchez lentement. » (Nédromah.)

Les jeunes filles, désireuses de se marier, demandent un mari à En-Nisân. Elles montent, à cette époque, sur la terrasse de leur maison, et là, après s'être dévêtues, elles disent à En-Nisân :

حف هذا السيد ☉ منك ما نتحيد ☉ حتى تجيب لي رجل جيد

« J'en jure par tel saint, je ne te laisserai la paix que lorsque tu m'auras amené un gentil époux. » (Nédromah.)

Parmi ces demoiselles, il en est qui ne trouvent pas de mari, parce qu'on

Quand une personne est à l'agonie, on lui en fait boire une gorgée. Et si quelqu'un vient à mourir et que l'eau du puits de Zenzem fasse défaut, on asperge le linceul du défunt avec de l'eau d'En-Nisân (1).

Le jour d'En-Nisân, nous allons ramasser des escargots sur le Slîb (2).

leur a jeté un sort (ثغاف). Pour rompre le charme, elles vont au cimetière, y choisissent une tombe ancienne et passent sept fois par-dessus, en disant :

يا فبريا فبر ما نعرفك لا نثى ولا ذكر تفتح من حزامي هذا الكور

« O tombeau, ô tombeau, je ne sais si c'est un homme ou si c'est une femme que tu renfermes ; éloigne de ma ceinture cette affliction. » Les jeunes filles, enlevant alors leurs ceintures, les déchirent et s'en vont en évitant de se retourner (Nédromah).

Ou bien elles vont puiser de l'eau à sept fontaines différentes. Au moment où elles font leurs ablutions, elles retiennent sous elles une hirondelle à laquelle elles donnent ensuite la liberté, après avoir enduit ses ailes d'un peu d'huile. Elles disent en la laissant échapper : « Ce n'est pas un oiseau que nous avons laissé partir, mais bien le sortilège qui rendait impossible notre mariage. » (Nédromah.)

(1) On fait de même parfois à Nédromah, à Tlemcen. On sait que l'eau d'En-Nisân faisait renaître de leurs cendres certains animaux. Voici ce qu'en dit l'auteur de l'ouvrage *El-Felaha En-Nabatija* : « Il est, en Orient, une montagne élevée, disposée en gradins, et qu'il est impossible de gravir. Quand arrivent les jours d'En-Nisân, des caravanes, venues des plus lointains pays, viennent s'installer là pour entendre le chant des oiseaux qui apparaissent sur les gradins. Leurs plumes sont semblables à celles du paon, et leurs becs, rouges ou jaunes, ont l'épaisseur d'un empan et sont longs d'une coudée (cf. une description du phénix).

» L'oiseau, se tournant du côté du vent, ouvre son bec pendant un mois entier, jusqu'à ce que son gésier soit rempli d'air. Alors, il tourne légèrement son bec. Le vent s'en échappe en produisant une musique si ravissante et des airs si mélodieux, qu'une personne délicate meurt d'émotion en les écoutant. Au bout d'un mois, l'air s'étant tout échappé, l'oiseau râle ; puis son corps prend feu et ses cendres restent à cette place jusqu'à l'année suivante. Et quand tombe la pluie d'En-Nisân, l'oiseau renaît de ses cendres. » (El-Wánchezisi, *Cherh'*, p. 20.)

Elle rend aussi la vie aux grenouilles, quand elle vient à tomber sur leurs cendres : « Pendant les jours où tombe la pluie d'En-Nisân, on trouve sur terre une grande quantité de grenouilles. Après leur mort, leurs cadavres gisent sur le sol jusqu'à l'année suivante ; mais elles reprennent vie dès que tombe l'eau d'En-Nisân.

« On raconte que Pharaon, pour mystifier les gens, ramassait et conservait la terre provenant de ces cadavres de grenouilles ; il recueillait aussi dans des flacons de l'eau tombée au moment du Nisân, et la faisait soigneusement garder. Voulait-il abuser de la crédulité de quelqu'un ? Il ordonnait d'apporter la terre ramassée, en prenait une poignée ; il demandait aussi l'eau d'En-Nisân ; on lui en donnait un peu dans sa main, qu'il refermait ensuite. Au bout de quelque temps, sentant la grenouille revenue à la vie, il ouvrait la main. Une grenouille apparaissait, qu'il prétendait avoir créée. Puisse Dieu le maudire ! » (El-Wánchezisi, *Cherh'*, p. 21.)

(2) Ceux des Beni Snouts qui habitent la vallée de l'Oued Yadel appellent *Slîb* la surface du plateau calcaire dans lequel est creusée la vallée. Ils

On les fait cuire dans l'eau avec des plantes aromatiques (1) et on les mange (2); cette nourriture, prise ce jour-là, est bénie (3). Nous avons soin de jeter les coquilles loin des chemins, car si quelqu'un, ne les voyant pas, passait par-dessus ces coquilles, il tomberait malade (4).

EDMOND DESTAING,

Professeur à la Médersa de Tlemcen.

(A suivre.)

désignent aussi sous ce même nom une étroite bande de marnes gréseuses (oxfordiennes) qui s'étend des environs du Khemis jusqu'à la frontière marocaine, qu'elle dépasse. Appuyée, au nord, sur les schistes primaires, recouverte, au sud, par une grande table de calcaires jurassiques, elle contraste vivement avec ces deux formations. Alors que celles-ci supportent de belles forêts, la bande marno-gréseuse est dépourvue de toute végétation arborescente ou broussailleuse. L'alfa s'y rencontre à côté du palmier nain; mais c'est le diss qui domine dans les parties non cultivées. Cette région convient bien à la culture du blé et de l'orge; elle est soigneusementensemencée chaque année par les indigènes.

(1) On emploie diverses plantes aromatiques, mais toujours, parmi elles, se trouve du *thym*.

(2) On jette ces animaux, sept par sept, dans la marmite, en leur disant :

ذبحتك يا غلال بالملح والصخر الله هو اكبر

« Je t'ai égorgé, escargot, avec le sel et le thym. Dieu est le plus grand. » Cette nourriture est ainsi rendue licite (Tlemcen).

(3) J'ai entendu citer ce hadith (?) par des femmes :

قال رسول الله صلعم الى ما كلا شي ببوشي وجرادتي ما هوشي من أمتي

« Celui qui ne mange pas de mes escargots et de mes sauterelles n'est pas de mon peuple. » (Au lieu de *جرادتي*, on dit aussi *جرانتي* « mes grenouilles. »)

(4) Cf. « Linnayer », p. 63 et note 1 (*Rev. Afr.*, 1^{er} trim. 1905).